

<sup>1</sup> Goethe, Brief an Wilhelm v. Humboldt, 17.3.1832.

<sup>2</sup> Gesprächsbericht Friedrich Försters, in *Goethes Gespräche*. Auf Grund der Ausgabe und des Nachlasses von Flodoard Frhrn. v. Biedermann ergänzt und herausgegeben von Wolfgang Herwig, 5 Bde., Stuttgart und Zürich 1965–1987. Hier Bd. 3/2, S. 799.

<sup>3</sup> Goethe, Brief an den Grafen v. Brühl, 1.5.1815.

<sup>4</sup> Eckermann, *Gespräche mit Goethe* (20.12.1829). In *Johann Wolfgang Goethe, Sämtliche Werke, Briefe, Tagebücher und Gespräche*, Frankfurter Ausgabe Bd. 12, S. 368 f.

<sup>5</sup> Vgl. Ernst Beutler in *Goethe. Faust und Urfaust*. Zweite erweiterte Auflage, Leipzig 1940 (Sammlung Dieterich Bd. 25), S. 608 f.

<sup>6</sup> Eckermann (29.1.1827), wie Anm. 4, S. 219.

<sup>7</sup> *Dichtung und Wahrheit*, 1. Buch, in Frankfurter Ausgabe (wie Anm. 4) Bd. 14, S. 20. – Auch die Faust-Fabel ist ihm zum erstenmal auf der Puppenbühne seiner Kinderzeit begegnet: vgl. ebd. 10. Buch, a.a.O. S. 451.

<sup>8</sup> *Regeln für Schauspieler*, in Frankfurter Ausgabe (wie Anm. 4) Bd. 18, S. 857 ff.

<sup>9</sup> Berichte von der Gräfin v. Egloffstein und Ernst Genast, in Biedermann/Herwig (wie Anm. 2) Bd. 1, S. 854.

<sup>10</sup> Eckermann (1.5.1825), wie Anm. 4, S. 562 f.

<sup>11</sup> Walter Hinck, *Goethe – Mann des Theaters*, Göttingen 1982.

<sup>12</sup> Eckermann (28.3.1827), wie Anm. 4, S. 589.

<sup>13</sup> *Über das deutsche Theater*, in Frankfurter Ausgabe (wie Anm. 4) Bd. 19, S. 692.

<sup>14</sup> Einzelheiten zur Verfassung des Weimarer Soufflierbuches im Kommentar-Band meiner *Faust*-Ausgabe im Deutschen Klassiker Verlag: jetzt sechste, revidierte (Taschenbuch-) Auflage, Frankfurt a. M. 2005, S. 125–129.

Auf meine Erläuterungen in diesem Kommentar-Band greift der vorliegende Essay in vielen Fällen zurück. Ebenso folgen hier alle *Faust*-Zitate dem Text-Band dieser Ausgabe.

<sup>15</sup> Zu den unterdrückten Satans-Szenen der *Walpurgisnacht*: wie Anm. 14, Kommentar-Band S. 120–124 und 342–346, Text-Band S. 737–754.

<sup>16</sup> Eingehender zu Goethes Interpunktion: wie Anm. 14, Kommentar-Band S. 107–115.

<sup>17</sup> Bericht von Eduard Franz Genast, in Biedermann/Herwig (wie Anm. 2) Bd. 2, S. 615 f.

<sup>18</sup> Angabe bei Hinck (wie Anm. 11) S. 27.

<sup>19</sup> Wiedergabe im Text-Band der *Faust*-Ausgabe (wie Anm. 14), Abb. 2–8.

<sup>20</sup> Ein eindrucksvolles Beispiel für solche gesprochenen oder gesungenen Bühnenanweisungen geben etwa die Chorverse 9088–9126 im 3. Akt des Zweiten Teils.

<sup>21</sup> Aus dem italienischen *Reise-Journal*, in Frankfurter Ausgabe (wie Anm. 4) Bd. 15/2, S. 858.

<sup>22</sup> *Weimarisches Hoftheater*, in Frankfurter Ausgabe (wie Anm. 4) Bd. 18, S. 849.

<sup>23</sup> Eingehend zur *Laterna magica*: wie Anm. 14, Kommentar-Band S. 477–484 u.ö. (vgl. Sachregister im Text-Band).

<sup>24</sup> Goethe, Brief an Wilhelm Zahn, 12.12.1828.

<sup>25</sup> *Shakespear und kein Ende!*, in Frankfurter Ausgabe (wie Anm. 4) Bd. 19, S. 648.

<sup>26</sup> Goethe, Brief an Johann Michael Christoph Färber, 5.9.1829.

<sup>27</sup> *Helena, Zwischenspiel zu Faust. Ankündigung*: wie Anm. 14, Text-Band, hier S. 637.

<sup>28</sup> Dazu, auf Gemeinsamkeiten mit „Bertolt Brechts gegen die Illusionsbühne entworfene Theaterästhetik“ verweisend: Hinck (wie Anm. 11) S. 26 ff.

## JEAN-FRANÇOIS BATAIL

### Les relations culturelles entre la Suède et la France

#### – un bref survol, et quelques réflexions

A l'initiative de l'Académie royale suédoise des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités (Vitterhetsakademien) est paru en 1993 à Paris un ouvrage collectif – *Une amitié millénaire: les relations entre la France et la Suède à travers les âges* – qui mettait en lumière le caractère exemplaire des liens qui ont uni ces deux pays à travers l'histoire. Sans doute pourrait-on objecter que les raids des Vikings avant l'an mil n'avaient rien de pacifique, mais ils cessèrent en 911, date à laquelle la Normandie leur fut cédée, et ils devinrent alors des citoyens modèles qui firent régner l'ordre et le droit comme nulle part ailleurs. Les Normands d'aujourd'hui invoquent encore volontiers l'héritage scandinave, souvent il est vrai de manière fantaisiste. C'est avant tout la toponymie qui garde l'empreinte de cette colonisation. Le touriste suédois qui parcourt les campagnes des deux côtés de la Seine reconnaît aisément, sous des formes romanisées, des noms de lieux dont l'origine ne fait aucun doute; ainsi Bouquelon (boklund), Aspelon (asplund), Langrune (landgrön), Dieppedalle (djupdal), parmi des milliers d'autres. D'autres, comme Cap Lévy dans le Cotentin, ne livrent pas d'emblée leur secret. Ce lieu-dit, loin de commémorer quelque personnalité israélite, s'appelait à l'origine *Kapellvik*, après quoi ce nom s'est transformé dans la bouche du peuple.

En fait, c'est avec l'introduction du christianisme dans le Septentrion que les relations bilatérales franco-suédoises prennent vraiment forme, et si l'on jette un rapide coup d'œil rétrospectif sur mille ans d'histoire, on constate qu'un seul conflit armé a mis aux prises les deux nations. C'était à l'époque troublée des guerres napoléoniennes. Des combats, limités au demeurant, eurent lieu dans la Poméranie alors suédoise. Il faut toutefois noter que le commandant des forces armées françaises en 1806, le maréchal Bernadotte, allait être élu héritier du trône suédois quatre ans plus tard! Bref, parler d'amitié millénaire n'est pas un vain mot. Traditionnellement, les Suédois se rendant en France, et les Français en Suède, ont été accueillis avec une chaleur particulière, au-delà de la simple courtoisie. A une époque pas si lointaine, l'épithète de « Français du Nord » était appliquée aux Suédois, et plus récemment encore, le président Pompidou déclarait ouvertement son ambition de greffer le modèle social suédois en France – avec le soleil en plus! Le bref survol historique qui suit n'a d'autre ambition que de dégager quelques temps forts, et très schématiquement. Il existe bien entendu toute une littérature sur la question, mais il reste bien des découvertes à faire. De nombreuses archives attendent encore d'être

inventoriées, notamment en Suède. Si de jeunes chercheurs se sentent attirés par ce champ d'étude, ils n'ont que l'embaras du choix.

L'événement décisif fut donc la christianisation de la Suède. Le premier missionnaire, Anschaire ou Ansgar, un moine picard, avait prêché la nouvelle foi à Birka dès les années 830. Cela lui valut l'appellation flatteuse d'« apôtre du Nord », mais il y avait encore bien du travail à accomplir face à la résistance des anciennes croyances païennes. Le baptême du roi Olof Skötkonung vers l'an mil constitua un acte politique fondateur. Cependant, ce n'est qu'à l'époque des Folkungar, à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, que la Suède se trouva vraiment incluse dans l'Europe sans frontières de la latinité chrétienne. Il en résulta alors une internationalisation poussée dans laquelle la France joua son rôle grâce au prestige de maîtres comme saint Thomas d'Aquin qui à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle attiraient à la Sorbonne des étudiants venus des quatre points cardinaux. Les Scandinaves ne tardèrent pas à être au rendez-vous, notamment les Suédois (et Finlandais) qui affluèrent sur la montagne Sainte-Geneviève pour y acquérir le plus haut savoir de l'époque, à tel point que les chapitres des cathédrales d'Uppsala, de Skara et de Linköping en vinrent à créer sur place des « nations » destinées à accueillir leurs *scholares*. Pendant plus d'un siècle, les élites intellectuelles de la Suède reçurent donc une formation en France – avec cette nuance près que Paris n'était qu'un relais parmi d'autres dans le vaste réseau de l'Eglise romaine qui professait des valeurs universelles. Sainte-Brigitte (1303-73), grande dame impérieuse et visionnaire, a été la première personnalité suédoise à acquérir une stature internationale, et la première à vouloir jouer un rôle actif dans la politique française, que ce soit pour tenter de mettre fin aux ravages provoqués par la guerre de Cent Ans entre la France et l'Angleterre ou pour exhorter le pape à quitter son exil doré en Avignon et à regagner Rome. Notons que c'est en Picardie – terre natale de « l'apôtre du Nord » – qu'elle a eu sa première révélation. Mais vers la fin du Moyen Age, la France avait cessé d'être un pays phare. L'université de Paris, à présent concurrencée par d'autres établissements géographiquement plus accessibles, n'exerçait plus la même force d'attraction auprès des étudiants suédois. La Sorbonne ne fut pas moins source d'inspiration pour Jacob Ulvsson. Immatriculé à Paris dans les années 1460, le futur archevêque de Suède a inscrit son nom dans l'histoire comme le promoteur de la première université nordique, celle d'Uppsala (1477), dont les statuts furent pratiquement calqués sur ceux de son homologue française.

L'universalité fondée sur une culture commune et une foi partagée se trouva rompue avec l'introduction de la Réforme qui coïncida aussi avec la construction d'un Etat national suédois au sens moderne. Les passions religieuses créèrent de vives tensions. Selon des représentations eschatologiques très répandues parmi les premiers luthériens, c'était l'Antéchrist en personne qui siégeait à Rome sur le trône de Saint-Pierre, et l'heure du jugement dernier allait bientôt sonner. De son côté, la Contre-

Réforme, sous les règnes de Jean III et de Sigismond, mettait tout en œuvre pour ramener la Suède dans le giron de l'Eglise catholique, mais les tentatives en ce sens se heurtèrent aux vives résistances du clergé suédois désormais acquis à la « pure religion évangélique ». Tout semblait donc s'opposer à des relations harmonieuses entre la Suède et la France. Il existait néanmoins des passerelles car des intérêts communs, commerciaux aussi bien que stratégiques, militaient en faveur d'un partenariat fondé sur la complémentarité. La Suède exportait du fer, du bois, du goudron, du hareng et des peausseries, elle importait du vin, du sel, du blé, des soieries. En 1542, François I<sup>er</sup> et Gustave Vasa conclurent le premier traité politique et militaire entre les deux pays. Bon nombre de soldats français se rendirent en Suède, certains firent souche comme le Languedocien Pontus de la Gardie sous le règne d'Erik XIV. Toujours dans le domaine profane, la culture française commença aussi à gagner droit de cité dans l'entourage des princes Vasa sous l'influence de médecins, historiographes, savants et précepteurs venus de France. Sur le plan intellectuel, c'est Pierre de la Ramée (Petrus Ramus) qui exerça l'influence la plus profonde à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et pendant les premières décennies du XVII<sup>e</sup>. Ce calviniste, l'une des victimes de la Saint-Barthélemy, était l'ennemi juré de la scolastique régnante, et il préconisait une pédagogie plus moderne à vocation pratique et utilitariste. *Herkules gallicus*, comme on le qualifiait, a eu de puissants admirateurs en Suède, Jean III d'abord, puis plus encore Johan Skytte qui fut le précepteur de Gustave II Adolphe et redistribua auprès du souverain les influences reçues. Devenu chancelier (et riche), Skytte institua à l'aide d'une donation la chaire upsalienne de sciences politiques et d'éloquence (*skytteanska professuren*) qui existe toujours aujourd'hui et dont les statuts stipulaient que le titulaire du poste devait être ramiste. Autant que je sache, cette disposition n'a jamais été abrogée!

Les relations franco-suédoises prirent véritablement leur essor à l'époque de la Guerre de Trente Ans. Celle-ci a laissé des traces cuisantes dans l'histoire, mais elle a aussi été un puissant facteur d'internationalisation et de brassage culturel. Dans ce contexte, le couple franco-suédois a joué un rôle majeur. Une alliance qui allait s'avérer victorieuse se noua contre l'ennemi commun, les Habsbourg – et à ce stade de l'histoire, les différences confessionnelles avaient manifestement cessé d'être un obstacle rédhibitoire. La langue française tendait à se répandre de plus en plus sur la scène internationale, et les enfants se devaient de l'apprendre dans les hautes classes suédoises. Dès 1637 fut créé à l'université d'Uppsala un poste de maître de langues (= langues romanes, et avant tout français) à destination des étudiants nobles. A la même époque commençait à se cristalliser en France ce qu'on pourrait appeler un mythe de la Suède. Gustave Adolphe, le « Lion du Nord », devenait objet de culte dans les cercles aristocratiques et auprès des précieuses, et sa fille Christine, la « Minerve du Nord », l'« incomparable reine », allait contribuer à renforcer l'image positive d'une Suède ayant acquis depuis peu le statut de grande puissance.

Comme de juste, la forte position de la langue et de la culture française à la cour de Stockholm ne pouvait manquer non plus de susciter des réactions de défense. Un patriote comme Georg Stiernhielm, le « père de la poésie suédoise », voyait d'un œil peu amène cette greffe étrangère qui selon lui encourageait la superficialité au détriment des vieilles vertus gotiques de simplicité, de droiture et de courage – dans *Herkules*, le portrait de Flättia, symbole de la frivolité française, est révélateur à cet égard. Stiernhielm était une des personnalités marquantes de la cour de Christine, aux côtés de Descartes, le plus éminent des savants étrangers importés à grands frais. Celui-ci ne vécut que quelques mois à Stockholm, et ce séjour fut trop bref pour qu'il pût exercer une influence notable dans un milieu dont les intérêts ne correspondaient guère aux siens. En revanche, le cartésianisme devait jouer un rôle décisif dans l'évolution scientifique et intellectuelle de la Suède au cours de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, grâce notamment à Petrus Hoffwenius et Olof Rudbeck qui s'étaient initiés à la nouvelle *philosophia experimentalis* lors de séjours d'étude en Hollande, véritable berceau du cartésianisme. Malgré l'opposition farouche des théologiens, ces pionniers allaient contribuer à imposer une nouvelle forme de rationalité auprès des générations montantes de scientifiques et de philosophes. Il faut néanmoins noter que les cartésiens suédois se montrèrent peu sensibles aux aspects métaphysiques de la doctrine et insistèrent surtout sur l'utilité de la nouvelle physique mécaniste dont ils attendaient qu'elle contribue au progrès technique et au bien-être de la société. Dans un pays soumis à de rudes conditions naturelles, nécessité faisait loi, et il fallait autant que possible tenter de se rendre « comme maître et possesseur de la nature » (selon la formule de Descartes). Dans le même esprit, le grand inventeur Christopher Polhem réaffirmait au siècle suivant que l'environnement dans lequel les Suédois vivaient les obligeait à « songer plus à leur pain quotidien qu'à des curiosités ». De fait, ce cartésianisme d'ingénieurs est à l'origine de l'émergence de la Suède comme nation scientifique, avec à terme un épanouissement remarquable qui culmine à l'« ère de la liberté ».

Chacun s'accorde à reconnaître que l'âge d'or des relations entre la Suède et la France se situe au XVIII<sup>e</sup> siècle. La langue française exerçait alors une influence profonde sur toute l'Europe intellectuelle, politique et diplomatique, la Suède en tête. Pour se faire une idée du cosmopolitisme lexical qui en résulta, il suffit de consulter les toutes premières pages du dictionnaire de l'Académie suédoise. Sous la lettre A, on relève des mots tels que abandon, abbreviation, abdikation, aberration, ablation, ablution, abolition, abominabel, abbonemang, abrogation, abrupt, absent, absolut, absolution, absorption, abstinens, abstraktion, absurd, etc. etc. Cette forte pression linguistique et l'adoption de milliers de mots provoquèrent quelques grincements de dents, comme au temps de Stiernhielm. Bien qu'influencé lui aussi par la culture française, Olof Dalin, parmi d'autres, s'insurgea maintes fois contre cette gallicisation galopante qui faisait de

Stockholm un petit Paris et en venait à menacer l'intégrité de la langue nationale. En fait, ces éléments étrangers furent si parfaitement assimilés et naturalisés qu'ils font maintenant partie intégrante de l'héritage culturel suédois.

Dans les domaines littéraire, artistique et scientifique, il serait réducteur de parler d'influence à sens unique. Certes, la France était beaucoup plus peuplée que la Suède, et elle donnait le ton à l'échelle du continent européen, mais les Suédois – excepté quelques petits maîtres qui n'ont laissé aucune trace dans l'histoire – ne tombèrent jamais dans l'imitation servile. Au contraire, ils parvinrent de manière remarquable à adapter les modèles importés à leurs besoins et à leur génie propre. Ainsi les architectes et les artistes qui s'inspirèrent du meilleur de la France pour créer des formes en parfaite harmonie avec le cadre autochtone. Sous cet angle, Gustave III est lui-même très représentatif. Il sut tirer habilement parti de modèles français pour créer des institutions culturelles typiquement suédoises qui aujourd'hui encore jouent un rôle important à l'échelle nationale. Dans les milieux intellectuels et littéraires, les philosophes français étaient lus et commentés, mais les influences reçues furent là encore dûment adaptées et même filtrées. On admirait l'esprit de Voltaire tandis que ses hardiesses effarouchaient quelque peu. Deux de ces philosophes ont joué un rôle essentiel en Suède. Montesquieu d'abord qui dans *L'Esprit des lois* apportait une légitimation prestigieuse au patriotisme gotique en présentant le Nord scandinave comme le « berceau de la liberté » (plus tard, on trouvera dans la constitution suédoise de 1809 l'écho de ses idées sur la séparation des pouvoirs). L'autre est Jean-Jacques Rousseau, dont la critique de la civilisation et le rêve d'une vie plus proche de la nature avaient des résonances profondes avec la sensibilité suédoise. De Thorild à Strindberg en passant par Almqvist, Rousseau – un certain Rousseau – apparaît comme un inspirateur qui a laissé des traces profondes dans la vie culturelle.

Les relations scientifiques franco-suédoises au XVIII<sup>e</sup> siècle sont particulièrement intéressantes en ceci qu'elles révèlent une authentique réciprocité fondée sur la complémentarité. Dans le domaine des mathématiques et des sciences les plus abstraites, les Français demeuraient des maîtres aux yeux des Suédois qui se rendaient à Paris pour perfectionner leurs connaissances. Mais ceux-ci avaient par ailleurs acquis un savoir et un savoir-faire exceptionnels dans d'autres secteurs intimement liés aux ressources économiques de leur patrie, notamment l'exploitation minière. La *Grande Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert est révélatrice à cet égard, qui accorde une place exceptionnelle aux apports suédois à la géologie, la cristallographie, l'agronomie, l'histoire naturelle. Et n'oublions pas la chimie, qui a accédé au rang des sciences exactes au moment de la Révolution française grâce à des savants tels que Bergman, Scheele et Lavoisier, en attendant Berzelius. Cette conquête est due pour une bonne part au talent conjugué des Suédois et des Français, sans minimiser pour

autant l'apport des Britanniques.

L'idylle franco-suédoise allait cependant être soumise à rude épreuve à partir de 1789. Le très francophile Gustave III, profondément choqué de voir les « charmants Français » se transformer sous ses yeux en « orangoutans de l'Europe », songea à prendre la tête d'une grande croisade contre-révolutionnaire. Parmi ses sujets, quelques intellectuels radicaux saluèrent certes avec satisfaction les grands principes de la Révolution, mais les excès de la Terreur ne tardèrent pas à refroidir leur enthousiasme. Sous Reuterholm et Gustave IV Adolphe, l'ennemi juré de Napoléon, la censure jeta l'embargo sur les écrits venus de France. Il fallait étouffer dans l'œuf toute velléité de jacobinisme – réel ou supposé. Au cours des guerres napoléoniennes, les deux pays se retrouvèrent dans des camps opposés. Le contexte politique, exécration, n'empêcha cependant pas les échanges intellectuels et scientifiques, notamment entre les académies des sciences de Paris et de Stockholm, de se poursuivre comme par le passé. Comme quoi les aléas de la politique n'ont qu'une influence limitée sur les liens culturels dès lors que ceux-ci sont suffisamment forts et solidement ancrés.

Les relations politiques et diplomatiques ne furent guère meilleures quand le nouvel homme fort du Septentrion, Carl Johan alias Bernadotte, prit énergiquement les affaires suédoises en main. Sa politique russophile et sa participation à la dernière grande coalition armée contre Napoléon le rendaient suspect dans sa patrie d'origine, ce qui n'était pas fait pour combler le fossé qui s'était creusé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle entre la Suède et la France. Simultanément, l'héritage gustavien, ancré dans le néo-classicisme français, était contesté par les jeunes romantiques qui se ressourçaient en Allemagne et dans une certaine mesure en Angleterre. Il s'en faut pourtant que la France ait disparu de la scène culturelle. Stagnelius était imprégné de culture française, et Tegnér, le grand poète national, n'a jamais nié sa dette à l'égard des cultures romanes. Par un juste retour des choses, le public français réserva un triomphe à la *Saga de Frithiof* qui, en l'espace de dix ans, fit l'objet de plusieurs traductions différentes. Quelques poèmes de Geijer, dont le célèbre « Viking », conquièrent également les lettrés français. Une première vague de littérature suédoise se répandait ainsi en France. Il faut encore mentionner la surprenante fortune de Swedenborg. Connue de son vivant pour ses écrits sur le traitement des métaux, il devait acquérir une immense gloire posthume qui reposait en partie sur un malentendu, car le premier résumé de la théosophie swedenborgienne paru en français n'avait qu'un rapport très lointain avec la doctrine authentique. Mais qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! Ce swedenborgisme quelque peu frelaté inspira bon nombre de génies comme Balzac, Baudelaire, Nerval, Gautier – et même le physicien Ampère.

À partir des années 1830, une opposition libérale croissante se manifesta contre le gouvernement conservateur de Carl Johan. Les intellectuels radicaux renouèrent avec les idéaux des lumières et les grands principes de 1789. Dans ce contexte, Almqvist ne manque pas d'intérêt. La France des

principes républicains et des droits de l'homme l'inspira, et il publia même en 1836 un manuel pratique de français. Mais il était aussi patriote suédois et digne héritier du gôticisme ; lui qui soulignait « l'importance de la pauvreté suédoise » distinguait ainsi deux types de cultures dans sa patrie, celle des manoirs (*herrgårdskultur*) et celle des populations rurales (*allmogekultur*), la seconde seule étant en harmonie avec le génie national. Il est néanmoins certain que la francophilie retrouva de belles heures en Suède au cours des années 1850 et 1860, parmi les libéraux comme dans les hautes sphères du pouvoir. Au moment de la guerre de Crimée, un rapprochement avec les Alliés et en particulier la France offrait à Oscar I<sup>er</sup> l'occasion de s'émanciper de l'influence russe, voire de rêver un temps à la reconquête de la Finlande. Quand une autre menace se précisa, celle de la Prusse de Bismarck, l'heure était au scandinavisme, ce nationalisme à trois voix qui exhortait Suédois, Danois et Norvégiens à faire cause commune. Et l'on attendait de Napoléon III, champion déclaré des nationalités, qu'il soutînt activement le rapprochement des peuples frères en Europe du Nord. La défaite des Danois (1864) puis celle des Français (1870) face à la Prusse portèrent un coup fatal à une vision dont le très francophile Charles XV avait été l'ardent défenseur. Mais il n'y avait pas que la grande politique. Les tenants de ce qu'on a appelé le libéralisme de l'harmonie considéraient à bien des égards la France comme leur seconde patrie. Citons comme exemple André Oscar Wallenberg, le fondateur de la banque privée de Stockholm (*Stockholms Enskilda Bank*). Ce financier, journaliste et politicien réformateur entretenait des liens multiples avec les milieux d'affaires français, mais il nourrissait aussi des ambitions plus élevées, comme d'introduire en Suède le système métrique, legs de la Révolution française, et surtout d'œuvrer à l'instauration d'une monnaie universelle, commune à l'ensemble du monde civilisé, dont le modèle n'était autre que le franc-or.

La guerre de 1870 ruina toutefois ce projet grandiose, de même qu'elle marqua un tournant dans la politique étrangère suédoise. Oscar II et ses conseillers s'orientèrent délibérément vers l'Allemagne, la France recula d'un pas. Elle ne joua pas moins un rôle d'inspiratrice culturelle lors de la « percée moderne » dont le Danois Brandes – auteur d'une thèse de doctorat sur Taine – fut le héraut. August Strindberg occupe une place de choix dans l'histoire des relations franco-suédoises. On lui doit une savoureuse enquête ethnographique sur les paysans français, il séjourna à Paris où il entra en contact avec les milieux swedenborgiens de la capitale, se livra à d'étranges expériences dans les laboratoires de la Sorbonne, écrivit directement en français quelques-unes de ses œuvres les plus singulières, dont *Le Plaidoyer d'un fou*, et publia même à l'occasion des études historiques sur les relations entre la France et la Suède. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux artistes suédois se rendirent en France et fondèrent avec d'autres Scandinaves de petites colonies actives à Paris, Barbizon, Grèz-sur-Loing, tandis que dans la capitale, un public médusé

faisait connaissance avec les drames d'Ibsen, de Strindberg et de Bjørnson. Au cours des années 1890-1914 déferlait sur la France une nouvelle et puissante vague de littérature scandinave. Dès 1905 (date de la traduction de *Gösta Berling*), Selma Lagerlöf commençait à s'imposer auprès des Français comme l'ambassadrice par excellence de son pays. Peu d'ouvrages étrangers ont connu une fortune comparable à celle du *Merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, régulièrement réédité en livre de poche.

Avec le chemin de fer, le télégraphe et le téléphone étaient apparues de nouvelles conditions pour les communications entre les hommes, et ces innovations matérielles avaient aussi des implications immatérielles. Les distances avaient rétréci, les contacts se trouvaient favorisés comme jamais auparavant. Cette révolution allait se poursuivre avec la démocratisation des transports aériens et des techniques informatiques. Ce qui caractérise en premier lieu les relations franco-suédoises au XX<sup>e</sup> siècle, c'est la création de réseaux en tous genres et l'institutionnalisation des échanges mutuels. À défaut de dresser un bilan qui tournerait au catalogue, bornons-nous à mentionner quelques exemples significatifs. La première *Alliance française* fut créée en 1889 à Stockholm, et il en existe aujourd'hui une vingtaine dans tout le pays. Toujours dans la capitale suédoise, une chambre de commerce française fut instaurée en 1920, suivie dix ans plus tard par l'Institut français. À Paris, l'église suédoise, établie depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, n'a jamais cessé d'être un lieu de rencontres et d'échanges. Le Centre Culturel Suédois, une institution unique en son genre à l'étranger, fonctionne continuellement depuis 1971 dans un bel hôtel particulier du Marais, non loin de la Bastille. Il y a des écoles françaises en Suède, des écoles suédoises en France. La collaboration entre universités ne cesse de se renforcer dans tous les domaines. Depuis 1967, l'Association suédo-française pour la recherche s'emploie à promouvoir les échanges scientifiques et les voyages d'études, tandis que le Fonds Descartes a pour vocation de stimuler et de faciliter la traduction d'ouvrages théoriques de qualité, que ce soit du suédois vers le français ou l'inverse. Les entreprises elles-mêmes, suédoises en France ou françaises en Suède, contribuent à tisser des liens. D'un point de vue quantitatif, jamais les possibilités d'échanges n'ont été aussi nombreuses, ni aussi aisées. Espérons qu'il en résulte aussi une qualité accrue, mais gardons-nous de tout triomphalisme, car on savait aussi communiquer, et efficacement, à l'époque des diligences et des lampes à huile.

À l'issue de ce bref survol, une ligne directrice se dégage, me semble-t-il, celle de complémentarité. Assez proches pour se comprendre, assez éloignés pour s'enrichir mutuellement, Suédois et Français présentent des dispositions qui en s'associant peuvent créer une dynamique. Les contrastes ne manquent pas entre nos deux pays du fait de conditions géographiques, historiques et démographiques différentes. Longtemps, la France a été le symbole même d'une culture urbaine avancée tandis que la Suède, beaucoup moins peuplée, offrait aux visiteurs méridionaux les

prestiges d'une nature pratiquement intacte et l'exemple de l'art des hommes à tirer parti des ressources existantes. Alors que les Suédois mettaient le cap sur Paris ou Versailles, les Français n'auraient voulu pour rien au monde manquer la grande mine de cuivre de Falun et autres sites propres à frapper l'imagination. Et que dire de l'appel du Grand Nord dont le pouvoir de fascination ne s'est jamais démenti. Sous le règne de Louis XIV, Regnard avait fait figure de pionnier en poussant l'aventure jusqu'à Jukkasjärvi; d'autres allaient suivre comme Maupertuis au XVIII<sup>e</sup> siècle, Rabot au XIX<sup>e</sup> (auteur d'une première en réalisant l'escalade du mont Kebnekaise); aujourd'hui encore, la Laponie ne cesse de nourrir les rêves des voyageurs du Nord. Certes, les choses ont bien changé à l'époque des communications de masse, mais nos représentations mutuelles portent toujours la trace de cette dichotomie nature/civilisation. Nous aimons la nature les uns et les autres, mais nous ne la percevons pas exactement de la même manière. Forgées par une longue imprégnation pédagogique, nos mentalités, notre manière d'être et notre système de valeurs ne peuvent évidemment être identiques, pas plus que nos traditions intellectuelles. Descartes et Linné, qui font chacun figure de symbole national, avaient en commun la passion de l'ordre, mais leur quête n'était pas la même. C'est l'ordre des raisons que le philosophe français s'efforçait d'établir par des chaînes de raisonnement allant du simple au complexe alors que le savant suédois, en restituant l'ordre des choses par voie d'observation et de classification, visait à montrer aux hommes l'architecture même de la création. Complémentarité donc, et à tous les niveaux, avec pour corollaire la réciprocité des échanges. Si l'on adopte une perspective purement quantitative à la manière d'un douanier qui contrôlerait les marchandises aux frontières, il va sans dire que la Suède a plus reçu que donné. Cette asymétrie est avant tout liée au substrat démographique, on ne saurait trop y insister – la France des Lumières comptait quelque 25 millions de sujets alors que le royaume suédois (y compris la Finlande) était dix fois moins peuplé. Cependant, les échanges culturels n'obéissent pas à la même logique que le commerce extérieur. Ce qui est intéressant à partir d'un observatoire suédois, ce n'est pas de dresser la liste des influences étrangères mais d'analyser la manière dont elles ont été refondues et réinterprétées sur des bases autochtones. Notre civilisation tend à privilégier l'innovation à tout prix et par conséquent à méconnaître que l'accomplissement peut aussi se trouver dans une hybridation réussie ou une synthèse originale.

Mais il faut aussi évoquer les obstacles sur lesquels la collaboration franco-suédoise risque de trébucher, en premier lieu une méconnaissance mutuelle qui ne favorise pas un dialogue constructif. En France, la Suède jouit d'un fort capital de confiance et de sympathie, mais les connaissances ne sont pas à la hauteur. Comme quoi l'amour peut être aveugle! Et les films de Bergman, plus populaires peut-être que dans tout autre pays au monde, ont contribué à forger l'étrange image d'un peuple de rêveurs

tragiques en proie à de fortes tendances suicidaires. Les Suédois sont nettement mieux informés sur la France, sans toutefois que cela implique nécessairement une véritable compréhension, car l'horizon demeure obscurci par bon nombre de stéréotypes et de préjugés. En fait, la tiédeur est rarement de mise dans nos relations qui ont un côté affectif très prononcé. Il y a des francophiles fervents en Suède – aux côtés de ceux pour qui la France est le pays que l'on aime haïr. De même, la Suède compte des admirateurs enthousiastes en France (notamment les étudiants des départements d'études scandinaves, généralement très motivés) tandis que pour d'autres elle n'évoque que les froideurs du Septentrion (y compris au sens figuré – Bergman est passé par là!).

Ces réactions contrastées s'inscrivent dans un vaste contexte, celui du dialogue (ou de la confrontation) Nord-Sud dont on peut suivre la trace au fil des siècles depuis Tacite jusqu'à nos jours. A la vieille polarité entre « romain » et « barbare » est venue s'ajouter celle provoquée par la Réforme entre catholiques et protestants (ceux-ci ne présentant pas un front uni pour autant, mais c'est une autre question). Il existe toujours au sein de notre continent des lignes invisibles qui tracent des frontières entre différentes aires confessionnelles. Cette diversité se manifeste aujourd'hui sous forme de valeurs sécularisées, non de revendications dogmatiques, mais la religion – celle que l'on prête à l'autre – ne demeure pas moins source d'incompréhensions mutuelles. En France, j'ai été maintes fois confronté à une image caricaturale du luthéranisme, mais en matière de stéréotypes et d'idées toutes faites, il y aurait aussi beaucoup à dire sur la manière dont les Nordiques se représentent le catholicisme.

En fait, il y a dans nos représentations collectives deux Nord et deux Sud – selon que l'on retient la face claire ou la face sombre de chacun. Beaucoup d'intellectuels scandinaves ont été attirés par la France ou l'Italie, souvent en réaction contre leur patrie jugée étroite ou mesquine. A l'inverse, des réactions de rejet se sont régulièrement manifestées, et pas que dans les milieux ecclésiastiques. L'histoire est ponctuée de « renaissances nordiques » exaltant les vieilles vertus autochtones au détriment des civilisations décadentes du sud. Il est intéressant de noter que ce mythe gotique, régulièrement enrichi par des apports successifs (de Jordanes à Rudbeck en passant par Johannes et Olaus Magnus, Bureus, Stiernhielm) a été repris et légitimé par des étrangers, notamment au siècle des Lumières. Montesquieu a été évoqué, mais il n'est pas le seul (citons au moins le Suisse Mallet, l'Anglais Percy, l'Allemand Herder...). A une époque où la Suède comptait de nombreux gallomânes, souvent critiques à l'égard de leur patrie jugée immature, c'est de l'extérieur que le gôticisme recevait un apport inespéré. Le paradoxe n'est qu'apparent, car l'allégeance à tel ou tel type de culture n'est pas nécessairement liée aux hasards de la naissance. Il existe aussi des patries rêvées.

Au total, il serait vain de nier la part d'ambivalence qui a toujours caractérisé les relations entre la Suède et la France. Attirance et réserves

co-existent aisément, et dans les deux sens. Ces polarités créent un champ de force potentiellement fécond; encore faut-il éliminer les pires malentendus qui tiennent généralement à un mauvais décodage des signaux perçus, y compris dans la vie quotidienne. Un grief mutuel que s'adressent souvent Suédois et Français est celui d'arrogance, ce qui est assez comique car ce mot, dans la bouche des uns et des autres, renvoie à des réalités différentes liées au mode d'éducation, au rapport qu'on entretient avec le langage (et avec le silence), aux valeurs collectives du groupe auquel on appartient. D'où, dans nos regards croisés, deux « arrogances » d'allure bien différente, l'une plutôt bruyante, liée au désir de briller et de s'imposer, l'autre modeste et feutrée certes, mais nourrie du sentiment irrésistible de détenir la vérité! Pour éviter les dérapages et les dialogues de sourds, il faut savoir se mettre à l'écoute de l'autre et le respecter, c'est-à-dire d'abord le comprendre. Ce qui n'est pas très difficile, car les malentendus qui surgissent, j'ai pu le constater, tiennent plus souvent au style qu'au fond. Et nous avons tout à y gagner! Le meilleur de la Suède combiné au meilleur de la France, voilà qui fait rêver, surtout si l'on prend soin de mettre de côté les aspects moins séduisants que peuvent présenter ces deux pays.

#### Quelques références bibliographiques en français

- Une Amitié millénaire. Les relations entre la France et la Suède à travers les âges*, éd. Marianne et Jean-François Battail, Paris, 1993.
- Battail, Jean-François, Boyer, Régis, Fournier, Vincent: *Les Sociétés scandinaves de la Réforme à nos jours*, Paris, 1992.
- Blanck, Anton: *La Suède et la littérature française des origines à nos jours*, trad. Lucien Maury, Paris, 1947.
- Fournier, Vincent: *L'Utopie ambiguë. La Suède et la Norvège chez les voyageurs et essayistes français (1882-1914)*, Clermont-Ferrand 1989.
- Gravier, Maurice: *Tegnér et la France*, Paris, 1943.
- Hammar, Elisabet: *L'enseignement du français en Suède jusqu'en 1807. Méthodes et manuels*, Stockholm, 1980.
- Influences. Relations culturelles entre la France et la Suède*, éd. Gunnar von Proschwitz, Göteborg-Paris, 1988.
- Lindroth, Sten: *Les Chemins du Savoir en Suède. De la Fondation de l'Université d'Uppsala à Jacob Berzelius | Études et Portraits*, trad. du suédois par Jean-François Battail, Archives internationales d'histoire des idées, Dordrecht / Boston / Lancaster, 1988.
- Nilsson, Göran B.: *Wallenberg le Fondateur*, trad. J.-F & Marianne Battail, Paris, 2005.
- Le Nord, latitudes imaginaires*, éd. Monique Dubar & Jean-Marc Moura, Villeneuve d'Ascq, 2000.
- Renaud, Jean: *Les Vikings et la Normandie*, Rennes, 1989.
- Le Soleil et l'Étoile du Nord*. Catalogue de l'exposition « La France et la Suède au XVIIIe siècle », Paris, 1994.
- Strindberg et la France. Douze essais édités par Gunnel Engwall*, Stockholm, 1994.
- Strömholm, Stig: *Le Droit et les lettres: les relations franco-suédoises dans une perspective européenne*, Paris, 1994.